

# Johann Christian Friedrich Hölderlin

## Chants de la Nuit

traduit de l'allemand et présenté par Nicolas Class

La suite de neuf poèmes intitulée *Chants de la nuit* (*Nachtgesänge*) est parue dans l'*Almanach pour l'année 1805* de l'éditeur francfortois Friedrich Wilmans, consacré à l'amitié et à l'amour, et publié à la fin de l'été 1804, les almanachs paraissant, selon l'usage alors en vigueur, pour la foire de la Saint-Michel.<sup>1</sup> Les neuf poèmes ont très vraisemblablement été choisis par Hölderlin lui-même dans sa production des années 1799-1802. Ce choix a porté sur des pièces assez brèves dans l'ensemble et a impliqué un travail de révision et de réécriture considérable. Hölderlin est aussi à l'origine du titre de *Chants de la nuit* donné à l'ensemble, ainsi que l'atteste la lettre qu'il adresse à Wilmans en décembre 1803, alors qu'il travaille à leur rédaction définitive : « Je suis en train de réviser quelques chants de la nuit (*Nachtgesänge*) pour votre Almanach. Mais j'ai voulu vous répondre immédiatement, afin qu'aucun sentiment d'attente ne s'introduise dans nos rapports. »<sup>2</sup>

Les *Chants de la nuit* seraient donc l'une des rares publications du poète, avec le roman *Hypérion* et les traductions de l'*Antigone* et de l'*Œdipe Roi* – traductions que Wilmans était alors en train de publier –, qui satisferait dans l'ensemble à ses conceptions et à ses exigences poétiques. Si le poète a pu publier, dans divers almanachs et revues, un certain nombre de poèmes, et de poèmes importants dans sa production, il n'en reste pas moins que ces différentes publications étaient loin de présenter l'unité et la cohérence qui se dégagent dès le premier coup d'œil de l'ensemble formé par les *Chants de la nuit*. Il n'est donc pas déplacé de vouloir reconnaître derrière cette suite une intention délibérée du poète. Il se serait agi pour lui de présenter sous le meilleur jour possible quelques œuvres significatives de sa production lyrique ou, en tout cas, de lui fournir une sorte d'introduction en l'espèce, dont le but aurait été d'initier le public cultivé à ce nouveau lyrisme et de préparer ainsi le terrain à une publication progressive des hymnes tardifs.

Nous pouvons dégager de fait quelques indices patents de cette volonté. La correspondance entretenue avec Wilmans à propos des épreuves de l'*Antigone* et de l'*Œdipe* aboutit à une discussion sur la poésie et le projet lyrique de Hölderlin. Le travail de révision et de réécriture qu'a suscité la publication des *Chants de la nuit*, ainsi que le choix de ce titre, témoigne explicitement des principes directeurs de la poétique hölderlinienne dans sa dernière phase d'évolution entre le retour de Bordeaux et l'internement à Tübingen et les années de la tour, une phase qu'on a longtemps considérée comme déjà dominée par la folie, mais qui correspond en fait, au seul niveau de l'œuvre, à une réorientation entièrement nouvelle du projet lyrique des grands hymnes consacrés à la patrie ou au temps.

On ne saurait assez estimer l'importance de la relation de Hölderlin à Wilmans. Après l'échec de la revue *Iduna*, projetée à Stuttgart aux alentours de 1800 sur le modèle de l'*Athenäum* des frères Schlegel, et pour en poursuivre autant que pour en contrer les conceptions poétiques et critiques, après la rupture définitive avec Schiller et Weimar, après le retour de Bordeaux et la mort de Suzette Gontard, l'intérêt que cet éditeur novateur et entreprenant – il est alors le principal éditeur de la nouvelle génération romantique – a pu témoigner au poète dans l'une des périodes les plus difficiles de sa vie a été sans doute bien plus qu'une aubaine ou qu'une heureuse chance. Sans doute grâce à l'influence de la princesse Augusta de Hesse-Hombourg, à qui Hölderlin dédiera ses traductions de Sophocle, et par l'entremise de l'ami du poète Isaak von Sinclair, qui était lié aux cercles romantiques, Wilmans prend connaissance de ce travail, l'apprécie et décide de le publier. Souhaitant par ailleurs lancer lui-même une revue qui soit le digne pendant de l'*Almanach pour l'année 1804* de Wieland et de Goethe, édité par Cotta en 1803,<sup>3</sup> et sans doute pour rivaliser avec ce dernier, l'éditeur

1. *Taschenbuch für das Jahr 1805. Der Liebe und Freundschaft gewidmet*, Francfort-sur-le-Main, 1804. Les poèmes de Hölderlin se trouvent pp. 75-86.

2. Lettre à Friedrich Wilmans de décembre 1803, traduction de Denise Naville, légèrement modifiée, in Hölderlin, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1967, collection Bibliothèque de la Pléiade, p. 1013 (cité désormais *Œuvres*).

3. *Taschenbuch auf das Jahr 1804. Herausgegeben von Wieland und Goethe. Bei der Cotta'schen Buchhandlung*, Tübingen, 1803.

fera aussi appel au poète, se recommandant sans doute de l'édition des traductions de Sophocle qu'il a bien voulu prendre à charge.

Les quelques lettres de Hölderlin à Wilmans sont donc essentielles pour situer le projet poétique qui se concrétise dans les *Chants de la nuit*. Il apparaît d'abord que leur publication a été mûrement réfléchi de part et d'autre. Le 20 septembre 1803, en le remerciant de l'intérêt qu'il a témoigné pour ses traductions, et en donnant son accord pour leur publication, le poète rappelle à son éditeur que « par conformisme national et par certains défauts dont il a toujours su s'arranger, l'art grec nous est étranger ». Son effort, dans les traductions de Sophocle, aura été de le faire ressortir : « j'espère en donner au public une idée plus vivante qu'à l'ordinaire, en accentuant le caractère oriental qu'il a toujours renié et en rectifiant, quand il y a lieu, ses défauts esthétiques. » Mais sur le plan de la création lyrique et de la poétique, une telle reconnaissance impliquait une rupture avec le paradigme de l'imitation des Anciens, auquel Hölderlin, à la suite de Winckelmann, Goethe et Schiller, avait lui-même longtemps souscrit. Ce qui est très nettement suggéré dans les remerciements qu'il adresse pour conclure à son éditeur : « Je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir, par votre aimable missive, si bien compris, car vous me procurez une liberté d'expression au moment où je parviens mieux qu'auparavant à m'inspirer de l'esprit de la nature et de celui de la patrie. »<sup>1</sup> Le 8 décembre, après s'être excusé du retard avec lequel il va lui faire parvenir le manuscrit d'*Antigone*, Hölderlin ajoute, sans doute pour répondre à la demande de Wilmans : « Dès que je vous aurai expédié ce manuscrit, je chercherai dans mes papiers des petits poèmes pour un Almanach. J'ai certaines choses qui vous plairont peut-être. »<sup>2</sup>

Mais en contribuant à l'Almanach de Wilmans, Hölderlin ne cherchait pas seulement à offrir de petits poèmes à son éditeur en échange de bons procédés. Le poète songeait clairement à la possibilité de publier à terme ses grands hymnes. La lettre du 8 décembre est explicite : « Je vous enverrai aussi cet hiver encore différents poèmes lyriques assez longs, de 3 ou 4 feuillets, de sorte que chacun pourra être imprimé séparément, parce que leur contenu concerne directement la patrie ou le temps. »<sup>3</sup> La lettre de décembre 1803, où Hölderlin appelle ses petits poèmes des chants de la nuit, va encore plus loin. Les *Chants de la nuit* devront clairement servir d'introduction aux grands hymnes en préparant le public à cette poésie entièrement nouvelle. Le poète en profite également pour se situer dans sa proximité et sa différence par rapport à la poésie romantique du temps et s'inscrire dans une tradition qui met en perspective de manière adéquate sa propre entreprise lyrique. « C'est une joie de se consacrer au lecteur et de l'accompagner dans l'arène étroite de notre culture encore dans l'enfance. / Les chants d'amour s'envolent d'ailleurs toujours d'une aile un peu lasse, car nous en sommes toujours au même point, malgré la diversité des sujets ; la pure et haute jubilation des chants de la patrie (*vaterländische Gesänge*) est tout autre chose. / L'allure prophétique de la *Messias* et de certaines odes est une exception. / Je suis très curieux de ce que vous allez penser de quelques grands poèmes lyriques. J'espère vous les envoyer pour le mois de janvier, et si votre appréciation de cette tentative correspond avec la mienne, ils pourront sans doute paraître à la foire de Jubilate. »<sup>4</sup> Il y reviendra, plus allusivement, dans sa dernière lettre, d'avril 1804. Rappelant sa traduction d'*Œdipe*, il déclare : « Je crois avoir écrit tout à fait contre l'enthousiasme excentrique et avoir atteint ainsi la simplicité grecque ; j'espère demeurer toujours fidèle à ce principe, dussé-je être amené à exposer plus hardiment ce qui est interdit au poète, contre l'enthousiasme excentrique. / Je me réjouis de vous envoyer prochainement une chose à laquelle je tiens essentiellement en ce moment. »<sup>5</sup>

Ces formulations que leur brièveté même rend sibyllines sont autant de renvois à la poétique du dernier Hölderlin. Même les appellations de « chants de la nuit » (*Nachtgesänge*) et de « chants de la patrie » (*vaterländische Gesänge*) sont loin d'être anodines dans un tel contexte. Le terme de « *Gesang* », dans son opposition ambiguë au terme de « *Lied* », est le vocable dont le poète se sert pour désigner ses propres œuvres dans ce qu'elles ont de spécifique ou d'original par rapport aux autres productions de l'époque. Mais il n'est sans doute pas suffisant d'opposer le chant (*Gesang*) à la chanson (*Lied*). Le *Gesang*, qui est tout aussi lié à la musique que le *Lied*, suppose le plus souvent ce dernier. C'est ainsi que l'hymne *Heidelberg* veut offrir à cette ville une chanson sans apprêts (*ein kunstlos Lied*). C'est encore dans le *Lied* que passe le souffle, l'esprit des forces divines selon l'hymne « *Wie wenn am Feiertage...* », où, par contre, l'œuvre commune des dieux et des hommes qui en résulte est appelée *Gesang*. C'est enfin le *Gesang* que chante Othmar, même en l'absence d'une communauté rassemblée, dans l'hymne *Der Mutter Erde*. C'est à ce même *Gesang* que la communauté à venir doit ouvrir son cœur, car il sera le chœur du peuple, qui ramènera en sa vérité le père salu-

1. Lettre à Friedrich Wilmans du 20 septembre 1803, *Œuvres*, p. 1011.

2. Lettre à Friedrich Wilmans, du 8 décembre 1803, *Œuvres*, p. 1012.

3. *Ibid.*, traduction légèrement modifiée.

4. Lettre à Friedrich Wilmans de décembre 1803, *Œuvres*, p. 1013, traduction légèrement modifiée.

5. Lettre à Friedrich Wilmans du 4 avril 1804, *Œuvres*, p. 1016.

taire parmi les vivants. C'est pourquoi *Friedensfeier* pourra conclure que, bientôt, par le dialogue que nous sommes et que nous entretenons en société, nous serons chant (*Gesang*). On le voit, si le *Lied* est du côté de l'inspiration créatrice et de la spontanéité, naïve ou sentimentale, le *Gesang* est plutôt du côté de la construction réfléchie, élaborée, calculée, régulière, conforme à des lois – les *Remarques sur Antigone* parlent en ce sens de la loi calculable (*kalkulables Gesetz*) –,<sup>1</sup> construction qui suppose encore, qu'elle soit présente ou non, la communauté humaine capable de la recevoir, au sein de laquelle, et pour laquelle seulement elle prend sens. D'autre part, là où le *Lied* peut fort bien être lu ou chanté dans l'intimité, le caractère performatif du *Gesang* est autrement marqué et contraignant : il suppose en effet la société, et même la république. Comme pour le théâtre, sa performance n'atteint son sens véritable que sur une scène ou dans le cadre d'un espace public, parce que, originellement, et plus encore que la tragédie, le *Gesang*, dont le modèle est en dernière analyse, chez Hölderlin, les épinicies de Pindare, suppose le chœur et va s'adresser à une société constituée d'hommes libres, avec une intention politique délibérée, quand bien même il lui arrive d'être énoncée en termes voilés.

De même, la nuit et la patrie se voient investies de significations tout à fait spécifiques par le poète. La nuit est devenue, dans la poésie lyrique du second dix-huitième siècle, une métaphore désignant l'âge des Modernes, qui se caractérise par la disparition de la présence immédiate du divin dans le monde et par la veille de la conscience qui médite sur la condition humaine. Dans la lignée des *Night Thoughts* de Young et des *Hymnen an die Nacht* de Novalis, Hölderlin reprend cette thématique commune et en accentue la dimension historique en associant cette métaphore nocturne à une thématique de la patrie qui lui permet, à la suite d'un Rousseau, de poser le problème de la poétique non plus seulement au niveau de l'individu créateur, mais au niveau des sociétés historiques et de leur destin. Ce dernier aspect se concrétise dans les réflexions du poète sur la différence qui existe entre l'art des Anciens et l'art des Modernes, qu'il désigne respectivement par les épithètes de « grec » et d'« hespérique ».<sup>2</sup> L'art grec et l'art hespérique s'opposent en ce que ce qui nous est inné, savoir la simplicité, la clarté de l'exposition, ne l'était pas pour les Grecs mais représente ce que leur culture s'est efforcée d'acquérir et a fini par acquérir. De même, ce qui était inné pour les Grecs, l'enthousiasme, ne l'est pas pour nous. Cette opposition des deux arts repose ainsi sur une autre opposition : celle du national, qui désigne le caractère naturel d'un peuple, sa tendance spontanée, innée, et celle du patriotique, qui indique au contraire les produits de son acculturation. En effet, la tendance culturelle se caractérise par la rupture avec le national, le spontané, l'inné. En ce sens, la patrie (*Vaterland*) ne peut se déployer qu'en rupture avec la terre natale (*Heimat*), rupture consommée historiquement par la Révolution française, qui a aussi fait de la nation française un peuple. Par conséquent, le renversement patriotique (*vaterländische Umkehr*), en tant qu'inversion de la tendance culturelle, suppose cette rupture,<sup>3</sup> de même que, chez l'individu humain, le dépassement de la conscience réflexive suppose d'abord son acquisition, qui n'a été obtenue que par la rupture de la relation immédiate à la nature. Hölderlin qualifiait ce processus de « parcours excentrique » (*exzentrische Bahn*) dans *L'Hypériorion* ; il en applique à présent une version plus complexe à l'histoire de la culture, afin de caractériser la poésie comme phénomène culturel social et historique.

Aussi l'objet véritable des *Chants de la nuit* est-il bien de thématiser le travail du poète ancré dans une situation historique qui est loin de lui être indifférente. La nuit et l'hiver désignent ainsi ce que Hölderlin appelle le « tournant du temps », dont la patrie est le lieu. Le poète est clairement conscient d'écrire au moment où la tendance culturelle de l'Hespérie, dont l'aboutissement est la Révolution française, s'inverse. Or, pas plus que la tendance culturelle hespérique ne se caractérise par la seule transition de la simplicité à l'enthousiasme, l'inversion de cette tendance ne se réduit à un simple retour à notre caractère national. La tentative de nous placer dans un rapport simplement inverse aux Grecs et de caractériser le destin de l'Occident comme reconquête de l'enthousiasme inné aux Grecs, s'il l'a formulée, sera rejetée par Hölderlin suite à l'expérience déchirante du voyage en France. L'inversion de la tendance culturelle hespérique nous entraîne sur des chemins qui n'ont pas encore été frayés, et que le rapport aux Anciens ne permet plus de déterminer, ni même de comprendre analogiquement. Dououreusement conscient de cette impossibilité, le poète se fixe alors pour tâche l'exploration des possibilités extrêmes de la langue, en vue, précisément, de frayer ce chemin nouveau, dont il n'est pas encore possible de mesurer le parcours. Ainsi, à l'absence de destin qui caractérise l'Hespérie devra répondre l'art du poète, c'est-à-dire son habileté d'artisan du langage, mise au ser-

1. Hölderlin, *Antigone de Sophocle*, texte allemand et traduction de Philippe Lacoue-Labarthe, Paris, Bourgois, 1978, 1998, pp. 158 et 159.

2. Lettres à Böhlendorff du 4 décembre 1801 et de novembre 1802, *Œuvres*, pp. 1003-1005 et 1009-1011 ; *Remarques sur Antigone*, in *Antigone de Sophocle*, pp. 168-177.

3. Une fois cette série d'oppositions clairement reconnue, on voit bien à quel point la traduction de « *vaterländisch* » par « natal » peut prêter à confusion, si ce n'est au contresens.

vice de l'exploration de la langue dans ses potentialités encore à peine soupçonnées.<sup>1</sup> Mais cette histoire qui l'oblige à s'engager sur de nouveaux chemins, n'est pas lettre morte mais réalité vivante. C'est d'elle que le poème tire dorénavant sa sève. Aussi la traversée de la nuit est-elle marquée par la présence, discrète mais réelle, non pas tant de la nature que des êtres vivants qui la peuplent. Le vivant s'avère être le lien de la nature et de l'histoire, il assure la correspondance réciproque de l'une à l'autre. Et si la nature nous a d'abord fourni des images pour comprendre l'histoire, et les sciences de la nature des instruments pour penser l'histoire de la culture, dont la notion de *Bildungstrieb* (l'impulsion formatrice de la biologie, rendue ici, vu le contexte, par tendance culturelle), c'est maintenant l'histoire qui réinvestit la nature de la vie de l'esprit. Le vivant est donc devenu le cœur de la poésie de Hölderlin, ainsi qu'il le confiait dès 1798 à son ami Neuffer : « Le vivant dans la poésie, voilà ce qui en ce moment occupe le plus mon esprit et mes sentiments. Je ressens si profondément combien je suis loin d'y parvenir et pourtant je m'y acharne de toute mon âme ».<sup>2</sup> Gageons que les *Chants de la nuit* sont l'un des plus beaux fruits de cet effort.

Nous tenons à avertir le lecteur qu'une autre traduction des *Nachtgesänge*, due à Philippe Marty, est parue, sous le titre *Chants de nuit*, aux éditions Grèges à Montpellier, mais que nous n'avons eu connaissance de cette publication qu'après avoir déjà achevé notre propre travail.

Nous tenons enfin à remercier notre ami Tristan Coignard, qui a bien voulu relire avec nous ces textes difficiles et leur traduction délicate.

---

1. Cf. Walter Benjamin, « Deux poèmes de Friedrich Hölderlin, *Courage de poète et Timidité* », traduction de Maurice de Gandillac revue par Pierre Rusch, in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 2000, collection Folio essais, pp. 91-124.

2. Lettre à Christian Ludwig Neuffer du 12 novembre 1798, in *Œuvres*, p. 676, traduction légèrement modifiée.

## CHIRON

Où es-tu, qui donnes à penser, toujours  
Dois dévier, de saison, où es-tu, lumière ?  
Certes, mon cœur veille, mais la nuit  
Étonnante me tient, m'enrage encore.

Jadis, suivant les herbes des bois, au mont,  
J'entendais ma tendre proie – jamais en vain !  
Pas une fois, tes oiseaux ne m'ont  
Trompé ; tu venais, bien vite apprêtée,

Que le poulain, le jardin te réconfortent,  
Conseillant, cœur en cause – où es-tu, lumière ?  
Mon cœur veille à nouveau, mais sans cœur,  
La puissante nuit m'attire toujours.

C'était bien moi ! quand de thym, crocus et blé,  
La terre me donnait son premier bouquet ;  
Quand j'apprenais des fraîches étoiles,  
Pourtant le nommable seul ; quand chez moi,

Désenchantant le champ inculte, attristé,  
Le Demi-dieu, serf de Zeus, vint, homme droit –  
Pour lors assis, immobile, et seul  
D'une heure à l'autre, mon penser modèle

Des figures de terre glaise et nuées  
D'amour, puisqu'il y a poison entre nous –  
Et je tends l'oreille, que j'entende  
Si, peut-être, un sauveur ami me vient.

Et j'entends souvent le char de qui tonne, à  
Midi, quand il approche, lui bien connu,  
Quand la maison tremble et quand le sol  
S'épure et le tourment devient écho.

Et j'entends le sauveur dans ma nuit, l'entends  
Tuer, libérateur – et là-dessous, d'herbe  
Luxuriante couverte, comme en  
Visions, je vois la terre, un feu puissant ;

Les jours changent pourtant, quand alors on les  
Considère, aimables ou mauvais, souffrance  
D'être de double nature – et il  
N'y en a pas un qui serait meilleur ;

C'est pourtant l'aiguillon du Dieu ; sans quoi, on  
Ne saurait aimer l'injustice divine.  
Autochtone, le Dieu est pourtant  
Là, présentement – et la terre est autre.

Jour ! Jour ! Et à nouveau, vous respirez, vous  
Vous repaissez de voir, saules des ruisseaux !  
De droites traces s'en vont ; comme un  
Seigneur et maître en éperons, chez toi,

En ton lieu, astre errant du jour, tu parais,  
Toi aussi, terre, paisible berceau, toi,  
Maison de mes pères incivils,  
Dans la nuée des bêtes en allés.

Monte à cheval, arme-toi lors, prends la lance  
Légère, mon enfant ! La prédiction n'est  
Pas rompue et n'attend pas en vain  
Que paraisse d'Héraclès le retour.

## LARMES

Céleste amour, et tendre ! si j'en venais  
À t'oublier – et vous, vous les très-adroites,  
Les enflammées, de cendres couvertes,  
Désertes, bien esseulées sans cela,

Chères îles, yeux d'un monde merveilleux !  
Vous seules, de fait, seules me concernez  
Lors, ô rives, où cet idolâtre,  
L'amour, expie d'aimer les seuls Célestes.

Car, par trop reconnaissants, les Salutaires  
Ont servi là, aux jours de la beauté, et  
Les héros furieux – et beaucoup d'arbres,  
Les villes se sont là-même élevés,

Visibles, comme un homme sensé – Mais morts,  
Les héros ! presque méconnaissables, les  
Îles d'amour ! Mais rançonné donc,  
Sot et pourtant omniprésent, l'amour !

Douces larmes, n'éteignez pas tout à fait  
Mes regards, mais, pour que je puisse mourir  
Noblement, trompeuses et voleuses,  
Faites que mon souvenir me survive !

## À L'ESPÉRANCE

Ô belle Espérance, affairée au bien, qui  
Ne dédaignes la maison des affligés,  
Noblesse qui sert de bon cœur, règne  
Entre Mortels et Célestes Puissances,

Où es-tu ? j'ai peu vécu – mais froid déjà,  
Le souffle du soir ! Et comme une Ombre, ici,  
Je me tais – déjà privé du chant,  
Mon cœur pantelant sommeille en mon sein.

En la verte vallée, où la fraîche source  
De montagne bruit chaque jour, où l'aimable  
Colchique, chaque automne, fleurit,  
Où tout se tait, ma Belle, je te veux

Chercher – ou plutôt, quand à la mi-nuit une  
Vie invisible parcourt le bosquet, et  
Que là-haut, joyeuses toujours, ces  
Fleurs, les florissantes étoiles, brillent,

Ô fille de l'Éther, parais donc du fond  
Des jardins de ton père et, si tu ne peux  
Venir, Esprit de la terre, effraie,  
Ô effraie mon cœur d'autre chose encore.

## VULCAIN

Viens lors, et voile, amical Esprit du feu,  
Le tendre sens des femmes dans la nuée,  
Dans des rêves dorés, et protège  
Le florissant repos des Toujours-bonnes !

Que son sens, ses affaires plaisent à l'homme,  
Et l'éclat de ses bougies, et le jour à  
Venir ! que le découragement,  
L'haïssable souci point trop lui pèsent !

Quand Borée, mon vieil ennemi, qui toujours  
Fait rage, vient couvrir en une nuit la  
Terre de givre et, tard, au coucher,  
Moque les hommes d'un chant effrayant,

Ébranle les murs de nos villes, arrache  
Nos clôtures posées avec soin, secoue  
Le calme bosquet, trouble lui-même  
Mon âme en ce chant, lui qui tout corrompt ;

S'emportant sans répit, il verse de noires  
Nues sur les eaux tranquilles, loin alentour,  
Le val en frémit et, feuille morte,  
Le roc tombe du mont qui se crevasse !

Mais l'homme est plus pieux que d'autres vivants ! Si  
Le vent fait rage dehors, lui s'appartient  
Plus proprement, et songe, et repose  
En plus sûre cabane, lui né libre ;

Et toujours demeure l'un des amicaux  
Génies, qui de bon gré bénit, près de lui ;  
Et quand les forces du Génie, toutes  
Malapprises, font rage, l'amour aime.

### TIMIDITÉ

Car ne connais-tu pas bon nombre de vivants ?  
Ton pied ne foule-t-il le vrai comme un tapis ?  
Aussi, mon Génie, avance  
Nu dans la vie ! point n'aie souci !

Que tout ce qui arrive te soit occasion !  
Accorde-toi à la joie ! Qu'est-ce qui pourrait  
T'offenser ? te rencontrer  
Lors, mon cœur, où tu dois aller ?

Car, depuis que les hommes sont, tels les Célestes,  
Un gibier solitaire, le chant, le chœur des  
Princes guident en leurs sortes,  
Au retour, ces Célestes, nous

Vivons bien, langues du peuple, auprès des vivants,  
Où beaucoup font société, joyeux, à chacun  
Égaux, ouverts – tel est bien  
Notre Père, le Dieu du ciel,

Qui octroie le jour pensif au riche et au pauvre,  
Qui, au tournant du temps, nous tient, redressés, par  
La bride d'or, comme des  
Enfants, nous qui nous endormions.

Mais nous sommes bons aussi, adroits et utiles,  
Quand nous venons avec l'art et ramenons l'un  
Des Célestes. Mais nous-mêmes,  
Nous apportons d'habiles mains.

## GANYMÈDE

Tu dors, fils des monts, découragé, oblique ?  
Et gèles en tes rives nues, endurant ?  
Ne penses à la grâce, quand, à  
Table, les Célestes en auraient soif ?

Ne sais ici-bas les messagers du Père ?  
Dans le gouffre, le but appuyé des brises ?  
Le mot plein d'antique esprit qu'un homme  
Qui migra t'envoie, ne te touche pas ?

Et pourtant, il sonne en son sein, sourd, profond,  
Comme jadis, quand là-haut dans le roc il  
Dormait. L'enchaîné, pourtant, s'épure  
Lors en sa furie, et se hâte lors,

Maladroit – qui moque lors ses croûtes, qui  
Les prend et brise, et, furieux, espiègle et ivre,  
Les rejette çà et là, brisées,  
Le long des rives qui voient ; à la voix

À part de l'étranger, les troupeaux se lèvent,  
La forêt s'émeut, la terre entend, profonde,  
L'Esprit du fleuve au loin, qui frémit,  
S'émeut à nouveau au nombril du monde.

Le printemps vient. Chaque chose, à sa façon,  
Fleurit. Lui est loin, pourtant. Il n'y est plus.  
Il s'est bien égaré. Par trop bons,  
Les Génies ! Céleste entretien est sien.

## MOITIÉ DE LA VIE

Chargée de poires d'or et  
Roses sauvages, la terre  
Tombe dans le lac,  
Ô cygnes gracieux,  
Qui, ivres de baisers,  
Plongez la tête  
En cette eau salubre et sobre.

Hélas ! Où prendrai-je, au  
Temps de l'hiver, les fleurs ? et où du  
Soleil l'éclat ?  
Où l'ombre de la terre ?  
Les murs se dressent,  
Muets et froids, dans le vent  
Claquent les drapeaux.

## LES ÂGES DE LA VIE

Ô villes de l'Euphrate !  
Et vous, rues de Palmyre ! et  
Vous, forêts de piliers dans la plaine déserte !  
Qu'êtes-vous ?  
La fumée, le feu  
Des Célestes, lorsque vous êtes  
Allées au-delà des limites  
Des respirants, vous ont pris et  
Vous ont enlevé vos couronnes –  
Pourtant, je suis assis sous des nues, desquelles  
Chaque chose a en propre son repos, sous  
Des chênes bien ordonnés, sur la  
Lande aux chevreuils ; ils me semblent  
Étrangers, et morts à mes yeux,  
Ces Esprits bienheureux.

## LE COIN DU HARDT

La forêt descend là-bas,  
Les feuilles, repliées, pendent,  
Aux bourgeons semblables, sous  
Quoi le sol va fleurir,  
Non privé de bouche,  
Car, là, de fait, Ulrich  
Est passé ; un grand destin, sur ses pas,  
Songe souvent,  
Tout prêt, en ce lieu qui nous reste.